

Pauvres moineaux

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 5

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Le *Conteur Vaudois* vient de perdre un de ses plus anciens collaborateurs, un de ceux qui lui prêtèrent, dès l'origine, et pendant de nombreuses années, leur aimable et précieuse concours.

Tous nos journaux de la semaine ont rendu un hommage mérité aux éminentes qualités de M. L. Favrat, à ses travaux littéraires et scientifiques, à son cœur excellent, ainsi qu'à son ardent attachement à la patrie vaudoise.

Nous nous empressons de nous associer à ces témoignages de sympathie donnés à la mémoire d'un homme qui emporte avec lui dans la tombe d'unanimes et sincères regrets, et nous prions sa famille de croire à la part bien vive que nous prenons à sa grande affliction.

Dans un prochain numéro, nous reviendrons, par quelques citations, sur l'originalité et la finesse d'observation qui caractérisent les moindres productions de la plume spirituelle de M. Favrat.

Pauvres moineaux.

Franchement, j'aime ces pauvres diables de moineaux dont on dit tant de mal. Ils m'inspirent une profonde pitié dans cette saison où la terre, couverte de frimas, ne leur offre pas la moindre pitance.

J'aime les moineaux à cause de leur inaltérable fidélité.

Ils ne sont pas beaux, c'est vrai ; disgraciés par la nature leurs formes sont lourdes, leur plumage n'a rien qui flatte l'œil, et leur voix est loin d'être mélodieuse, surtout lorsque, vers le soir, ils se réunissent par centaines au bord des toits, dans les bosquets, ou sur quelque arbre voisin des habitations, et qu'ils piaillent comme des lessiveuses.

Il est dès lors fort probable que Lamartine ne songeait guère aux pierrots, quand il a dit, en parlant des oiseaux : Ils remplissent le ciel de musique et de joie.

Malgré cela on les traite trop durement. Les chats leur font une guerre acharnée, les enfants les lapident, et nombre de gens les regardent avec dédain.

Si l'on parle d'une personne désagréable de figure ou de caractère : *Oh ! le vilain moineau !* s'écrie-t-on.

Quelqu'un épuise-t-il ses ressources en poursuivant un but impossible, on dit qu'il *brûle sa poudre au moineaux*.

Rien que des mauvais compliments à l'adresse de ces innocentes bêtes, quoi !

Et bien, malgré le mauvais accueil qu'il trouve ici bas, le passereau s'attache à l'homme ; il reste son fidèle compagnon dans la bonne comme dans la mauvaise saison. Tandis qu'aux premiers jours d'automne, à la moindre intempérie, presque tout le reste de la gent ailée, l'hirondelle, l'alouette, le rossignol, le chardonneret, la fauvette et tant d'autres oiseaux que nous choyons, nous tournent la queue et prennent le train pour des régions plus ensoleillées, sans même nous dire un petit bonjour.

Le moineau, lui, ne nous abandonne point ; il passe l'hiver avec nous, il vient picoter dans nos rues, sur nos fenêtres, au seuil de nos habitations, sans s'effrayer à notre approche.

C'est à tel point, qu'un propriétaire des environs de Lausanne, nous racontait l'autre jour que voulant éloigner les passereaux de son jardin, il y plaça un épouvantail, une espèce de mannequin coiffé d'un grand tricorne ; mais ils ne prirent pas le change si facilement. On ne tarda pas à les voir voltiger autour de ce comique gardien, en ayant l'air de dire aux gens de la maison :

— Vous savez, les amis, faut pas nous la faire.

Et à l'entrée de l'hiver, lorsque le propriétaire fit enlever son mannequin, on trouva dans un coin du tricorne les restes d'un nid de moineaux et quelques coquilles d'œufs.

Non, rien ne peut éloigner cet oiseau de nos habitations ; inutile de vouloir le taquiner, le pourchasser : à notre indifférence, à toutes nos persécutions, il ne répond que par des témoignages de fidélité.

Buffon, parlant de la facilité avec laquelle on l'apprivoise, cite l'exemple d'un moineau que possédait un soldat, qui suivait partout son maître et le re-

connaissait même au milieu de tout un régiment.

Est-ce parce que cet oiseau a un vilain plumage, un cri quelque peu désagréable, que nous devons le repousser et lui déclarer la guerre ? Notez qu'il pense, qu'il sent aussi vivement les choses que ceux qui sont parés de riantes couleurs et dont le chant nous égaie durant la belle saison. Mme Amable Tastu ne nous a-t-elle pas dit, dans de superbes strophes, que « sous des habits grossiers pouvaient battre de nobles cœurs ? »

Heureusement, nous n'en sommes plus au temps où l'on croyait rendre service à l'agriculteur par la destruction des passereaux. On sait que le Grand Frédéric, convaincu que ces oiseaux mangeaient les cerises, dont il était si gourmand, ordonna la destruction de tous les pierrots prussiens. Et afin d'encourager le massacre, il accorda une prime de six pfennings par couple d'oiselets immolés à sa royale fantaisie. En moins de trois ans, un million deux cent treize mille sept cent cinquante moineaux furent tués dans le royaume. La récolte devenant d'une indigence exceptionnelle, grâce aux insectes qui détruisaient le fruit dans sa fleur, puis l'arbre dans ses feuilles, Frédéric fut bientôt le fidèle et dévoué protecteur de la gent ailée.

Ne nous laissons donc pas endurcir au triste sort qui est fait au moineau, à ce fidèle compagnon de l'homme. Ne l'oublions pas dans la dure saison ; versons chaque matin sur le bord de la fenêtre les nombreuses miettes qui se trouvent au fond de la corbeille à pain. Elles feront le bonheur de ce pauvre petit être qui cherche vainement quelque nourriture dans la campagne.

Et puis, cette petite aumône matinale ne manquera pas de disposer notre cœur à la charité ; nous nous souviendrons qu'il est d'autres êtres plus intéressants encore et plus dignes de nos bienfaits : des frères et des sœurs.

Les miettes aux moineaux nous rappelleront les distributions de soupes à la Tonhalle, par le Comité de secours.

L. M.